

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS REF. PUBLISHING CO., LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE

PRÉSIDENT

MAURICE LAFARGUE

Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 6 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Jedi, 7 mai 1914.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

Our French Lesson No 5.

AVIS A TOUS CEUX QUI VEULENT APPRENDRE LE FRANÇAIS.

La nouvelle direction de l'Abéille qui a à cœur la conservation et la propagation de la belle langue française en Louisiane a résolu de donner aux Américains l'opportunité d'apprendre le français pour la modique somme de 75 sous par mois, montant de l'abonnement mensuel au journal. Notre nouvelle méthode permettra également aux Louisianais désirant se perfectionner dans l'étude plus complète de la langue de leurs ancêtres, de pouvoir le faire avec la plus grande facilité et sans perdre un temps précieux que trop souvent réclament leurs affaires.

Nous avons en effet obtenu de Monsieur M. D. Berlitz, chevalier de la légion d'honneur, officier d'Académie, l'autorisation de publier chaque jour dans nos colonnes une leçon tirée de sa méthode dont la réputation est mondiale.

Nous continuons aujourd'hui la publication de la première leçon.

Afin de permettre aux débutants de pouvoir comprendre parfaitement la méthode, nous publierons en Anglais les notices explicatives qui accompagnent chaque leçon.

Toute personne n'ayant pu pour une raison quelconque suivre nos premières leçons aura toujours la ressource de se les procurer en nous demandant de lui envoyer les numéros du journal correspondant aux leçons qui lui manquent.

NOTICE TO ALL PERSONS WHO WOULD LEARN THE FRENCH LANGUAGE.

As the conservation and the propagation of the French lan-

guage in Louisiana are among the prime desiderata cherished by the new administration of the New Orleans Bee, it has been decided to inaugurate a system whereby Americans will be enabled to study French for the small sum of seventy-five cents per month—amount of one month's subscription to the paper. The published exercises will be of great help to Louisianians who would wish to gain more accurate understanding of the idioms and grammatical construction of the language of their ancestors, without taxing either their time or their intellectual forces.

By permission of Prof. M. D. Berlitz, Knight of the Legion of Honor, Officer of the French Academy, we are publishing in the columns of the Bee, a series of graduated exercises from Prof. Berlitz's work, whose excellence is recognized the world over.

We shall continue these lessons every day.

In order to facilitate the task for beginners, we will accompany the explanatory notes with the English equivalent.

Any persons who, for some reason or other, has missed the first lessons, can obtain back numbers of the paper, either by calling at our office or requesting that they be forwarded by mail.

The advantages claimed for this method are:

(a) The lessons are mostly based on object-teaching; this results in the students associating perception with the foreign expressions; he thus is soon able to think in the foreign idiom.

(b) Nearly all the lessons are in shape of conversation, in order to continually drill the student's ear and tongue.

(c) The most useful is always taught first, so that the student's mind is not encumbered with rules and word forms that he cannot immediately use and will forget again before reading them.

(d) Where rules are to be given, they are illustrated by striking examples, so that even those who are not good grammarians can fully understand them.

(e) The pronunciation of all difficult words or expressions is carefully transcribed, so that the students need not constantly rely on their teacher, and can, if necessary, progress entirely without him.

(f) All idioms or other difficulties are carefully explained in order to emancipate the intelligent students from their teacher.

The method is designed:

(1) For self-instruction: The student in such case reads over aloud, and several times, each lesson and then asks himself the questions of the book, answering them.

(2) For reciprocal instruction in clubs or parties of friends, each member alternately taking the role of the teacher, asking the questions and letting the others alternately answer. This has the advantage over self-instruction that the ear is more thoroughly drilled in catching the foreign sounds by hearing other people's voices, and, as several heads know more than one, each student will be able in his turn to correct mistakes made by his fellow-students.

CINQUIEME LEÇON. (sai'k jaim.)

FIFTH LESSON.

Les Mouvements (lai moov-mah'). Movements.

16. Notice the different forms of the verb for the different subjects. Learn them thoroughly.

Prendre (prah'-dr), to take. Je prends (zhü prah'), I take; vous prenez (voo prännai), you take; il, elle prend (ill, ell prah'), he, she takes.

Mettre (met-tr), to put. Je mets (zhü mai), I put; vous mettez (voo mettai), you put; il, elle met (ill, ell mai), he, she puts.

Porter (porttai), to carry. Je porte (zhü portt), you porte (voo porttai); il, elle porte (ill, ell portt).

Pousser (poosai), to push. Je pousse (zhü pooss); vous poussez (voo poossai); il, elle pousse (ill, ell pooss).

Tirer (teerai), to pull. Je tire (zhü teer); vous tirez (voo teerai); il, elle tire (ill, ell teer).

Ouvrir (oov-reer), to open. J'ouvre (zhoovr); vous ouvrez (voos ooovrai); il, elle ouvre (ill, ell ooovr).

Fermer (fairmai), to close. Je ferme (zhü fairm); vous fermez (voo fairmai); il, elle ferme (ill, ell fairm).

Aller (allai), to go. Je vais (zhü vai), I go; vous allez (vooz allai), you go; il, elle va (ill, ell vah), he, she goes.

Venir (vneer), to come. Je viens (zhü v'yai'), I come; vous venez (voo vnai), you come; il, elle vient (ill ell, v'yai'), he, she comes.

Faire (fair), to do or to make. Je fais (zhü fai); vous faites (voo fet); il, elle fait (ill, ell fai).

Vers (vair), toward. Le professeur (ü profess-öer), the teacher.

47. In French you can never use forms like "I do open" or "I am opening"; you must use the simple form "I open." The same with any other verb.

Qu'est ce que je fais? (kess küzh fai) What am I doing? (kü faizh) What am I doing? (kü fett voo) What are you doing? (kü fettill) What is he doing?

Que fait le professeur? Il prend le livre. Il met la règle dans le tiroir (teer-wahr) (drawer). Le professeur ouvre la porte. Il ferme la porte. Que fait le professeur? Il ouvre, il ferme la porte.—Le professeur porte la chaise devant le tableau. Il va vers la fenêtre.—Il vient vers vous. Que fait le professeur? Oh va le professeur? Que prend le professeur? Il prend le livre. Monsieur, prenez le livre, s'il vous plaît (sill voo plai = if you please).

Que faites-vous? Vous prenez le livre. Que fait-il? Il prend le livre.

Je mets le livre sur la table. Mademoiselle, mettez le livre sur la table, je vous prie (zh'voo prie=I pray you). Que fait-elle? Elle met le livre sur la table.

48. Notice the different forms of the verb for the different subjects. Learn them thoroughly.

Prendre (prah'-dr), to take. Je prends (zhü prah'), I take; vous prenez (voo prännai), you take; il, elle prend (ill, ell prah'), he, she takes.

Mettre (met-tr), to put. Je mets (zhü mai), I put; vous mettez (voo mettai), you put; il, elle met (ill, ell mai), he, she puts.

Porter (porttai), to carry. Je porte (zhü portt), you porte (voo porttai); il, elle porte (ill, ell portt).

Pousser (poosai), to push. Je pousse (zhü pooss); vous poussez (voo poossai); il, elle pousse (ill, ell pooss).

Tirer (teerai), to pull. Je tire (zhü teer); vous tirez (voo teerai); il, elle tire (ill, ell teer).

Ouvrir (oov-reer), to open. J'ouvre (zhoovr); vous ouvrez (voos ooovrai); il, elle ouvre (ill, ell ooovr).

Fermer (fairmai), to close. Je ferme (zhü fairm); vous fermez (voo fairmai); il, elle ferme (ill, ell fairm).

Aller (allai), to go. Je vais (zhü vai), I go; vous allez (vooz allai), you go; il, elle va (ill, ell vah), he, she goes.

Venir (vneer), to come. Je viens (zhü v'yai'), I come; vous venez (voo vnai), you come; il, elle vient (ill ell, v'yai'), he, she comes.

Faire (fair), to do or to make. Je fais (zhü fai); vous faites (voo fet); il, elle fait (ill, ell fai).

Vers (vair), toward. Le professeur (ü profess-öer), the teacher.

49. In French you can never use forms like "I do open" or "I am opening"; you must use the simple form "I open." The same with any other verb.

Qu'est ce que je fais? (kess küzh fai) What am I doing? (kü faizh) What am I doing? (kü fett voo) What are you doing? (kü fettill) What is he doing?

Que fait le professeur? Il prend le livre. Il met la règle dans le tiroir (teer-wahr) (drawer). Le professeur ouvre la porte. Il ferme la porte. Que fait le professeur? Il ouvre, il ferme la porte.—Le professeur porte la chaise devant le tableau. Il va vers la fenêtre.—Il vient vers vous. Que fait le professeur? Oh va le professeur? Que prend le professeur? Il prend le livre. Monsieur, prenez le livre, s'il vous plaît (sill voo plai = if you please).

Que faites-vous? Vous prenez le livre. Que fait-il? Il prend le livre.

Je mets le livre sur la table. Mademoiselle, mettez le livre sur la table, je vous prie (zh'voo prie=I pray you). Que fait-elle? Elle met le livre sur la table.

Monsieur, ouvrez votre livre, s'il vous plaît. Vous ouvrez votre livre. Fermez votre livre, je vous prie. Vous fermez votre livre.

L'Alcool Meurtrier

Les Enfants du Dimanche.

Correspondance Spéciale de L'Abéille.

Pauvres enfants du dimanche, conquis dans la terreur, sous le geste menaçant d'un homme abrut d'alcool! Je suis allée les voir dans les hospices où on les soigne, dans les asiles où on tâche de leur refaire une âme, devant les tribunaux où on les juge, dans les prisons et les parloirs où ils subissent la peine d'une faute dont ils ne furent responsables qu'à demi.

A Bécote, sur les 600 pupilles de l'hospice, 75 pour cent garçons ou filles, sont issues de parents alcooliques. Quelle vision! Dante n'a rien imaginé de pire! Pendant des semaines, j'en ai eu l'obsession. Les épileptiques au front entouré d'un bourrelet destiné à amortir leurs chutes; les hydrocéphales, dont le misérable corps ploie sous une tête difforme; les microcéphales, à tête d'oiseau, dont les oreilles dépassent le pauvre petit crâne sans pensées. J'entendais les cris inarticulés des idiots, je voyais les salles où sont les gâteux, les infantiles et ces tristes êtres voués à la paralysie agitante.

Tous ne tombent pas à une aussi complète déchéance, mais tous sont des candidats à la tuberculose, à la folie, au crime. Caractères instables, natures inconsciemment perverses, véritables agents de contamination physique ou morale, ils créent au milieu de nous un danger permanent. Ils portent en eux des impulsions toujours prêtes à surgir. Un mot, un geste, une gravure, une lecture douteuse suffisent à en faire tout à coup des criminels.

"Pourquoi as-tu fait cela?... demande chaque fois à ses jeunes prévenus le Président Flory, aux séances de la 8e Chambre. — "Je ne sais pas... une idée comme ça..."

Au Sauvage de l'enfance, M. Henry Rollet m'a déclaré que 70 à 80 pour cent des enfants recueillis proviennent des familles déshonorées dans lesquelles la mère "fait la noce" et où le père s'adonne à la boisson.

A la prison Saint-Paul, à Lyon, le docteur Fribourg-Blanc note que, sur 100 enfants examinés, 40 lui ont nettement avoué l'alcoolisme de leurs parents.

"La grande majorité des enfants coupables qu'on nous envoie, m'écrit M. Marcel Quetin, directeur de la Colonie Agricole de Ste-Foy, appartient à des familles où l'alcoolisme a fait ses ravages, voilà ce que je suis amené à constater ici". Et M. Paul-Emile Brun, directeur de la Colonie agricole de Mettray, après une lamentable statistique des mafaits de l'alcool et de ses tristes victimes conclut: "L'alcool sous toutes ses formes, est la cause des délits, des crimes et surtout de la dégénérescence physique et morale de la jeune population internée dans nos colonies."

Ce n'est pas tout. Les enfants issus de parents alcooliques sont plus que d'autres tentés par le funeste poison. Leur volonté amoindrie est incapable de lutter contre la passion qui les mine.

Fruits tarés de l'alcoolisme, ils engendreront des fils encore plus tarés qu'eux.

En effet, de toutes les cellules de notre corps, les reproductrices sont celles que l'alcoolisme chronique altère le plus rapidement. Malheureusement, la faculté de reproduction ne s'en trouve pas amoindrie. Le docteur Colombier a démontré le pouvoir prolifique des alcooliques. La mort, il est vrai, décime vite ces tristes produits. Néanmoins, la moyenne des enfants survivants dans les familles d'alcooliques dépasse la moyenne des enfants dans les familles saines. Or, notez ceci: Pour la première fois en France cette année, le nombre des familles ayant un seul enfant a été supérieur à celui des autres familles. Supposez que cet état de choses se maintienne et tirez-en vous-même la terrifiante conclusion.

MARYLIE MARKOVITCH.

Député Sherif de Lutch, tué par un Noir

P. C. Simon, député shérif de Lutch, Lne, est mort à l'Hôtel de la Tour, des suites d'une blessure faite par une balle, il y a une semaine. C'est un nègre qui a fait le coup.

Blessure Causée par une Chute

Vers 8 heures hier soir, un inconnu a été découvert au coin des rues Washington et Constantine sans connaissance et blessé à la tête. On suppose qu'en s'affaissant, il s'est frappé la tête contre une pierre. Il a été transporté à l'Hôpital de la Charité dans l'ambulance.

LES THEATRES AMERICAINS.

L'ORPHEUM.

Le dernier programme de vaudeville du théâtre Orpheum est présenté cette semaine. L'opérette en un acte, "SKITS," est chantée par Billy B. Van, les sœurs Beaumont et une troupe d'excellents artistes. Cette pièce est le clou de la brillante saison de vaudeville.

James J. Morton qui excelle dans les monologues amuse l'auditoire avec son fonds inépuisable de facettes.

Lola Merrill et Frank Otto, chanteurs et danseurs raffinés paraissent dans un comédie "His Daddy's Friend." Une revue des danses en vogue est donnée par Joseph Cole et Gertrude Danahy qui sont passés maîtres dans l'art de Terpsichore. Tedesco et Tedesco divertissent les uniques ménages des surprises aux spectateurs. Nina fait partie de la troupe de vaudeville de l'Orpheum. Le trio Erna Ballot, acrobates merveilleux soulèvent les applaudissements. Des vues cinématographiques spécialement choisies pour ce théâtre, et l'orchestre de concert de l'Orpheum, le meilleur du Sud complètent le programme attrayant.

The GRANT FURNITURE CO. VENTE DE MEUBLES AU RABAIS. Nous avons baissé nos prix de 10 à 50 pour cent. 527-29-31 RUE BARONNE. Arcade Lafayette.

CITIZENS' BANK AND TRUST COMPANY DE LA LOUISIANE. Successeur de la Banque des Citoyens. Établie en 1833. No. 620 RUE GRAVIER. Toujours prudente et conservatrice dans toutes les affaires de banque.

"Smith, The Sign Man" (Spécialité d'Enseignes) 606 RUE GRAVIER. Service très prompt. Prix raisonnables.

MINO Téléphonez RIECKE Pourquoi a-t-il été PIQUÉ? RIECKE CABINET WORKS. Les meilleures toiles métalliques se trouvent chez RIECKE.

La loi de Trois Ans. Correspondance Spéciale de L'Abéille. Des rapports adressés au Ministère de l'Intérieur et tenus en réserve, il semble aujourd'hui acquis, d'une façon formelle que la loi de trois ans recontera dans le pays, une délatante et définitive approbation. Les socialistes eux-mêmes constatent l'immense de leurs efforts dans les milieux ruraux surtout.

Les Biens Religieux Turcs. Correspondance Spéciale de L'Abéille. Constantinople, 7 mai. — Le bruit s'affirme dans les cercles du Chikh-ul-Islamat qu'une loi pour la sécularisation des biens de main morte des institutions islamiques est en projet; ces biens seraient, dit-on, estimés à quatre ou cinq millions de francs.

Feuilleton de l'Abéille de la Nlle-Orléans

LE ROMAN

MARIE

Pendant le paysan s'était arrêté. Il venait de voir cette demoiselle assise dans la prairie, et cette découverte semblait l'avoir paralysé. Il était mince, brun, jeune; il était vêtu comme un labourer aisé du pays; complet de coutil bleu, espadrilles blanches, béret bleu marine. Quelques boucles de cheveux noirs ombrageaient ses oreilles. Marie se troubla. N'était-ce pas lui? Un instant, elle douta. Son cœur battait à l'assourdir. Mais elle fut bientôt rassurée. Cet homme était trop laid; il avait un côté du visage tout rouge; une grande balafre lui coupait la joue; l'un de ses yeux paraissait mort. Non, ce n'était pas le beau Méridional au profil de berger antique, aux regards carressants comme deux pompes de soie verte. Ce devait être quelque valet de ferme.

Rassurée, Marion se leva. — Bonsort dit-elle de loin, avec un air engageant. Alors elle vit le visage de l'homme s'enflammer.

— Bonsoir, mademoiselle, entendit-elle vaguement. Et le paysan se retourna, baissa la tête, partit du côté de la barrière.

— Dites-moi, mon ami, interrogea Marion en le rappelant, à qui donc appartiennent ces jolies bêtes? — A monsieur Bruscaïl, répondit-il d'une voix faible.

— Ah! monsieur Bruscaïl, de Guiche? — Oui, mademoiselle.

— Il va bien? — Oui, mademoiselle.

— ... Son fils aussi? hasarda Marion après avoir hésité deux secondes.

Le paysan ne répondit plus. La tête toujours baissée, il avait refermé la barrière.

Marion le vit s'éloigner, lentement, sous les saules, puis remonter ce chemin creux par où s'en était allé, un soir d'autrefois, le grand char de foin arrondi comme un dôme.

— Mon bonheur, mon joli bonheur blond, c'est donc vrai que tu t'en iras, dans un mois ou deux et que je ne te verrai peut-être jamais plus? — Ainsi disait Mme Couloumère, deux ou trois fois par jour, à sa chère Marion.

C'était un bien déplorable caractère que celui de Mme Couloumère. Quand elle aurait dû s'abandonner toute à la joie de l'arrivée, elle ne pensait déjà plus qu'à la tristesse du départ. Son cœur, ainsi qu'elle disait elle-même, était une vieille pendule qui avançait.

— Ah! pourquoi es-tu venue? s'exclama-t-elle un matin dans un bel accès d'égoïsme, de peur, la peur de souffrir et d'être malheureuse encore. Si tu n'étais pas venue, je t'aurais oubliée peut-être à la longue.

— Oh! et vous auriez voulu? — Non, bien sûr! murmura l'aïeule en sentant une larme descendre dans le réseau contigué de ses rides. Mais c'est triste, va, de l'aimer tant, puisque tu veux t'en retourner tout de même; c'est triste de penser qu'on mourra seule.

— Oh! Mimil... — Si, si! tu verras... Tu n'auras pas le temps d'arriver, mon bonheur, mon joli bonheur blond! C'est si loin, ton Paris d'enfer! Ah! s'il pouvait prendre feu!

— Merci! — Tu l'aimes donc, toi aussi? — Mais c'est mon pays natal, il me semble. — Papiennel tu es bien la fille de ton père! — Eh! Mimil si ça vous fait tant de peine de nous quitter, pourquoi ne nous suivriez-vous pas? — A Paris? — Oui, à Paris. — Jésus-Marial...

Et les bras de l'aïeule se levèrent, battirent l'air, comme si on lui avait parlé d'un scandale. — Moi, à Paris? enfermée dans un coin d'appartement comme un prisonnier, sans pouvoir gronder mes domestiques de peur de me faire entendre des gens de dessus ou de dessous, sans pouvoir jeter du grain à mes poules et écrier au milieu quand ça me plait? Moi, te suivre? Il est trop petit, ton Paris! J'étoufferais!... Tu permets que j'en prenne une?... ajoutait-elle en sourdine, la main sur sa tabatière d'argent.

Et, quand elle en avait pris une, elle conclu-

ait, le cerveau ragailardi et apte aux déductions logiques: — Mais toi, pourquoi t'en irais-tu, mon bonheur? pourquoi ne resterais-tu pas au pays de ton père, pour y épouser quelque brave garçon qui te rendrait heureuse, au lieu de prendre un de ces pommades de Paris qui ne savent que faire pleurer les femmes?... Dis, Marion? et dis que tu n'as déjà trouvé, des maris? — Et des beaux, tu sais? et des riches!... — Ah! qui? demanda la jeune fille avec une agitation nerveuse de ses pupilles.

— Qui? A qui bon te les nommer, mauvaise, puisque tu ne voudras d'aucun! — Qui sait? bruit Marion avec une buée rose aux pommettes.

— C'est vrai? demanda la grand-mère enhardie. Oh! que ça me fait plaisir!... Tu sais, si tu le mariais ici et si tu restais auprès de moi, je t'en serais bien reconnaissante, mon bonheur, et, comme j'ai dit à ta maman... — Qu'avez-vous dit à ma maman? — Que je l'aimais, tiens! et que, si tu consentais à te marier au pays, je t'avantagerais peut-être un peu, mon cœur.

— Vous m'a... Comment dites-vous? — Oh! ce sont des choses que les fillettes de ton âge ne comprennent pas toujours, mais qui ont cependant leur importance.

Et, s'étant permis d'aspirer une nouvelle prise, Mme Couloumère commença: — Tu sais que j'ai une fille mariée à Bordeaux, que les enfants de cette fille et toi, vous êtes mes héritiers directs; eh bien, si tu ne consens pas à te marier au pays, je rappellerai l'un de ces petits Bordelais, quoique je l'aime bien moins que toi, et je serai gentille pour lui, tiens! je lui donnerai ma maison, mes terres, tout ce que je pourrai, pour le récompenser de sa bonne grâce, et toi, tu n'auras presque rien, ma pauvre! tu continueras à vi-

— Voter misérablement dans ton Paris, comme tu fais à présent... Oh! ne rougis pas! Je sais... Il n'est pas mort millionnaire, mon pauvre fils. Je sais très bien... Quant à ta mère, elle est d'une excellente famille, c'est entendu, mais il y a des fois où la partie ne suffit pas, hein, poulette? et où de bonnes rentes avec une douzaine de métraires étalées au soleil valent bien une couronne brodée au coin d'un mouchoir... — Mimil, vous voulez me corrompre!

— Eh, oui, s'il y a un moyen, friponne! Est-ce que tu auras l'amabilité de te laisser faire, dis, Mariotte? est-ce que tu consentiras à demeurer près de la vieille grognon de grand-mère et à lui fermer les yeux quand Dieu la rappellera? Elle ne répondit ni oui ni non, la jeune Mariotte; mais il était visible qu'elle ne restait pas hostile à ce beau plan et que, si elle retrouvait, par exemple, certain jeune homme du pays, dont elle avait senti trembler les lèvres sur ses yeux, un beau soir de vacances, eh bien... Oh! à condition qu'il ne fût pas resté trop paysan, cela va sans dire... — Mimil, voudriez-vous venir à Guiche avec moi, un de ces jours? proposa-t-elle timidement, après quelques brèves réflexions.

— A Guiche, avec toi? Eh! quoi faire, Mariotte? — Voir le pays, la Bidouze, le château de la belle Corizandre... — Bon, bon, tout de suite, si tu veux! — Tout de suite? s'exclama la jeune fille, avec une nouvelle buée rose qui lui paraissait son front moins blanc que ses cheveux.

— Mais oui; vas dire à Berdillon d'atteler. Il faisait encore chaud, ce jour-là; les mouches n'avaient jamais été plus agressives. Le père de Marion, qui les redoutait particulièrement, aimait mieux rester à Sames, dans sa chambre bien close.

Mimi et sa petite-fille partirent seules.